

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 28

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184316>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

du *Sabot*, dans le faubourg Saint-Marcel ; c'est à l'*Ecu d'Argent* qu'aimait à se rendre Ménage, en compagnie de Montmaur. Boileau-Despréaux allait se délasser au *Mouron Blanc*, avec son ami Racine, qui y a écrit les *Plaideurs*.

Enfin, l'on trouvait l'autre Racine et Marivaux à l'*Epée de Bois*, rue Quincampoix ; l'abbé Prevost, au cabaret de la rue de la Huchette; Vadé, Fréron, Collé, Panard, au *Tambour Royal*, chez Ramponneau, à la Courtille ; Crébillon, Piron, Marmontel, au cabaret de Landelle, rue de Buci.

Dans des temps plus rapprochés et que plusieurs de nous se rappellent, on a pu voir attablées ensemble au cabaret de la *Mère Saget*, à la barrière du Maine, un grand nombre de nos célébrités contemporaines : Victor Hugo et Raffet, Romieu et Tony Johannot, Alexandre Dumas et David D'Angers, Chenavard et Armand Carrel.



LA GRANDE REVUE DU 1^{er} JUILLET 1877

La revue annuelle des troupes de l'armée de Paris est devenue non-seulement une grande solennité militaire, mais encore une fête populaire, une véritable fête nationale.

A partir de 8 heures du matin, toutes les grandes voies de communication, boulevards, quais, avenues, sont parcourees par des régiments qui cheminent musique en tête. Derrière eux, viennent les files de voitures de cantines pleines de tonneaux de toutes dimensions, de paniers de vins, de bière, d'eau de selz. Puis arrivent, suivant le cortège, comme les plus humbles membres de la corporation rafraîchissante, les populaires marchands de coco.

Cette marche de vendeurs de coco vers le terrain de Longchamp n'est pas le détail le moins pittoresque de la journée. A tout ce que Paris contient de ces petits industriels vient s'ajouter toute une foule de *rafraîchisseurs* improvisés, dont le matériel consiste en une cruche qu'ils portent vide, un torchon mouillé, un citron, quelques morceaux de bois de réglisse et un verre. Pour le reste, la Seine est si près !

Mais beaucoup complètent ce matériel avec un chevalet et un plateau formant table ; ils l'agent cela dans une brouette qu'ils poussent jusqu'à Longchamp. Ils s'installent en une seconde au bord d'une route, quand la troupe fait halte ; puis ils replient bagage dans la brouette, quand la halte est terminée, et suivent la colonne. L'eau, la grosse affaire, ils la puisent chemin faisant à des endroits qu'ils connaissent ou quand ils rencontrent des fontaines. Au besoin, un canonnier arroseur introduit sa lance dans la bonde du petit fut et le ravitaillement est fait et frais.

Ainsi, dès dix heures du matin, le bois commence à se remplir de monde : Parisiens munis de provisions et dinant sur l'herbe ; troupes venant de loin, de Vincennes, de Noisy, par exemple, bivouaquant et mangent la portion de viande apportée dans le sac. Après leur dîner et en attendant l'heure, les Parisiens prévoyants font un somme à l'ombre des massifs, ou se livrent à leurs goûts favoris : lectures, jeux de bouchon, de raquettes, etc. Nous avons vu un amateur de flûte qui avait apporté son instrument ; assis derrière un arbre avec un cahier sur ses genoux, il étudiait consciencieusement un morceau. Pendant ce temps, le gros de la population parisienne se presse, s'entasse, se dispute, se procure des coups de soleil, en faisant la queue devant les pontons des bateaux, aux bureaux d'omnibus et aux gares.

Enfin, vers deux heures et demie, après bien des altercations avec des audacieux qui veulent passer pour se mettre à la file, après bien des accrocs aux trainées des robes, la foule arrive, suant, soufflant, cherchant l'ombre et ne trouvant que des places au soleil. Mais la musique, les tambours retentissent ; on reste au soleil pour voir les troupes arriver sur leur emplacement.

C'est, en effet, un des plus beaux moments de la revue. Les colonnes, massées à l'ombre jusqu'à la dernière demi-heure, débouchent presque en même temps de tous les points de l'hippodrome. C'est pendant un quart-d'heure comme un chaos. Le bruit des tambours, les pas redoublés des musiques et des fanfares, mille commandements, le trot des chevaux, le roulement de l'artillerie, tout cela forme une immense rumeur. En même temps, on voit se mêler, se croiser, se confondre infanterie, cavalerie, artillerie. L'œil, trouble, est inquiet devant ces 25 ou 40,000 hommes qui s'agitent en tous sens.

Mais bientôt, comme par enchantement, tout cela se débrouille ; les clamours, les fanfares, les tambours s'apaisent, se taisent, et on est tout surpris, tout charmé de voir quatre immenses lignes de bataillons, d'escadrons et de batteries d'artillerie rangées en ordre parfait, observant une immobilité et un silence admirables. C'est de la férie sur un théâtre de six kilomètres d'étendue.

L'infanterie est là, innombrable, serrée en masses compactes un peu sombres de couleur, émergeant à peine les plis de terrain. En arrière est l'artillerie, formant des groupes alternés avec ses attelages rouges aux pièces et blancs aux caissons ; puis au fond, sur le haut de la pelouse en colline, apparaît la cavalerie. Les cuirassiers et les dragons avec leurs casques éblouissants, semblent, dans le lointain, de longues rangées d'étoiles placées en amphithéâtre sur le fond du ciel et brillant en plein jour. C'est d'un effet saisissant.



Monsieur le Rédacteur,

Vous avez publié dans votre numéro du 30 juin une pièce de vers charmante, intitulée : *La mort d'un chat*, et qui faisait allusion au chat de la *Mère Michel*. Cette circonstance m'a donné l'idée de rechercher l'origine de cette chanson si populaire, si souvent répétée par nos écoliers : « C'est la mère Michel qui a perdu son chat, etc. » D'où vient cette légende ? personne ne nous l'apprendra d'une manière exacte ; c'est là un de ces types populaires qui vivra jusqu'à la consommation des siècles dans la mémoire des enfants.

Plusieurs versions de cette chanson ont circulé avec plus ou moins d'amplifications. Je vous donne ci-après les couplets les plus usités. A mon avis, il doit y avoir une malignité dans ce poème tronqué. Que pouvait être la mère Michel ? sans doute l'Eve des portières. Et certainement elle a possédé un chat passablement tyrannique. L'auteur de la ballade doit être un locataire exaspéré ; et, bien plus, les mains du rimeur ont dû tremper dans l'assassinat du félin.

Voici donc ces couplets :

C'est la mèr' Michel qui a perdu son chat,
Qui crie par la fñêtre qui est c' qui lui rendra,
L' compèr' Lustucru lui a répondu :
Allez mèr' Miche vot' chat n'est pas perdu.

C'est la mèr' Michel qui lui a demandé :
Mon chat pas perdu ! vous l'avez donc trouvé !
L' compèr' Lustucru lui a répondu :
« Donnez un' récompense, il vous s'ra rendu. »

Et la mèr' Michel dit : « C'est décidé !
Pour mon chat rendu vous aurez un baiser. »
L' compèr' Lustucru, qui n'a point voulu,
Lui dit : « Pour un lapin vot' chat est vendu. »



Les grandes chaleurs. — En l'an 1214, on vit à Londres, pour la première fois, les eaux de la Tamise tellement basses, que l'on traversait le fleuve à gué. Les chaleurs avaient duré, sans interruption, pendant près de quatre mois.

Pendant les étés des années 1528, 1529, 1530, 1531, 1532 et 1533, les chaleurs furent excessives en France. Les récoltes souffrirent énormément ; la plupart des rivières tarirent, et des maladies épidémiques se déclarèrent dans plusieurs villes.

La sécheresse et les chaleurs furent encore, en 1592, très nuisibles aux biens de la terre. Dans le Dauphiné et dans la Saintonge, trois mois et demi s'écoulèrent sans que l'on vit tomber une goutte de pluie. Dans certaines localités, on était obligé d'aller chercher l'eau potable à trois et quatre lieues de distance.

En 1705, 1716 et 1719, nouvelles chaleurs d'une intensité désastreuse. Dans la Provence, dans le Languedoc, dans la Guyenne, presque toutes les rivières furent desséchées, et l'on fut très embarrassé pour avoir de la farine. Aux moulins à vent, on se battait pour moudre son grain le premier. Plusieurs personnes y furent tuées. Faute d'eau, il pérît une grande quantité de bestiaux.

En 1788, nouvelle sécheresse qui, cette fois, se fit sentir dans presque toute l'Europe.

Les chaleurs furent encore, en 1803, aussi excessives que persistantes. Dans la Normandie, où il pleut constamment, quatre-vingt-quinze jours s'écoulèrent sans pluie. A Paris, la Seine descendit plus bas qu'en 1719.

Depuis, il y a eu en Europe de très fortes chaleurs, mais elles ont toujours été tempérées par des pluies d'orages.

Lo menistrè que vao débagadzi.

Lo menistrè X. n'étai pas recrîa dein sa perrotse. Les dzeins lo cayivon destrâ. L'est veré que l'étai adé à bramâ. Mè mouzo que l'avai réson ; mè tot parai paraît que lè tâtsivè trâo, et lè dzeins que ne vaillessont dza pas tchai, fasont lè crouïo espret. As-sebin quand ve que l'étioint ti contré li, sè peinsâ : lè menistrès sont pas tant épais oreindrâi et quand vairi onna bouna pliace su la folhie, vu mè preseintâ. L'est cein qu'arrevâ et fut nonmâ quazu à l'autro bet dâo canton.

Quand l'est que vollie débagadzi, l'allâ démandâ à n'on pâyisan qu'avai on appliâ, se volliâvè lâi menâ on iadzo dè maoiblio. L'autro fâ état dè ruminâ onna mi, et l'ai répond : oh ! voila, que voui ; on tâcherâ !

— Mais c'est très loin, que dit lo menistrè !

— Oh aussi loin que vous voudrez, mossieu le ministre, aussi loin que vous voudrez, que respond l'autro, dâo tant que l'étai conteint dè lâi vairè lè trossès !

Lo novieint et son valet.

On vaurein avai on père qu'étai novieint, que cein lâi étai arrevâ on dzo que fasai châotâ dâi pierrés,

que quand l'eut fé lo perte, lâi vaissâ la pudra, et à l'avi que vollie la tampounâ, onna frâisa dè tabâ al-lumâ tchese pè la portetta dâo couvai dè son chetse-moqua, et *fffou!*... cein fe 'na voilâie que l'éborânia et sein lo pas que reve bé.

Son vaurein dè valet lè lâi fasai totès et iena per dessus. On dzo que lo vilho étai saillâ, son lulu s'ein va-te pas accroisi onna boclia dè sâocesse âi tchoux à la tsemenâ, et sè met à la couâire dein lo coquemâ. Quand lo père revêgne à l'hotô, sè met à reniclliâ : Mâ ! mâ ! que fâ, t'as onco robâ onna sâocesse, tsancro dè matin.

— Oh que na !

— Que na, s'on diablio ! est-te que la cheinto pas ?

Et lâi se cauquîès bounès remâosfâïès que ne firon pas bin dè l'effe coumeint vo z'allâ vâirè, kâ lo leindeman que dévessont allâ ti dou défrou, pâsson pè on cheindâ po allâ áo drâi et à 'na pliace iô y'avâi onna chaudze qu'avai 'na grossa fonda, lo crapaud minè lo vilho drâi contré et lâi fâ : Pére ! y'a quie 'na golhie ; eimbriyâ-po la châotâ ! Lo vilho s'eimbriye, et *panf!*.... s'einbonmè contré cllia chaudze et lo vaiquie étai lè quattro fai ein l'ai.

— Eh tsancro dè guieux, que dit lo pourro vilho ein sè reléveint, n'aré portant jamé atteindu clliaque dè tè.

— Oh ! ma fâi tant pi por vo, que repond lo bandit ; vo z'ai bin cheintu la sâocesse hiai, vo dévessâ cheintrè la chaudze assebin !

A propos de la guerre d'Orient.

Mon cher rédacteur,

Je vois avec vous que grande est la difficulté de se reconnaître dans le fouillis des renseignements que les journaux nous apportent du théâtre de la guerre. D'un autre côté, celui qui n'est pas un peu versé dans la lecture des cartes, ne se rend pas bien compte des obstacles que les armées bellégantes rencontrent dans leur marche.

Aussi, le livre que vient de publier M. le colonel Lecomte¹ (et sur lequel vous voulez bien me demander mon avis) sera d'un inestimable secours pour toutes les personnes qui voudront suivre avec fruit les pérégrinations de l'immense duel russe-turc.

L'éminent écrivain conduit le lecteur comme par la main, pour le mettre au courant de tout.

Les causes de la guerre sont indiquées dans un précis de quelques pages, qui donnent une idée claire de la question d'Orient. Le chapitre qui a pour titre : « Les belligérants et leurs forces militaires » est des plus instructifs. La description de cette agglomération si disparate de peuples qui a nom « l'empire Ottoman » est remplie de données précieuses sur l'histoire, la géographie, l'ethnographie et l'état actuel des populations dépendantes du Sultan.

L'énumération des forces militaires est aussi complète que possible.

Je recommande d'une manière particulière aux lecteurs du *Conteur* la partie qui traite du théâtre de la guerre. C'est une excellente leçon de géographie stratégique, qui élargira leur horizon, et leur facilitera beaucoup l'intelligence des mouvements et des dislocations de troupes.

La relation des insurrections en Herzégovine, en Bosnie, en Bulgarie ; celle de la guerre de Serbie et du Monténégro, forment une préface naturelle à l'histoire de la lutte actuelle, et en montrent nettement les tendances.

(1) La guerre d'Orient en 1876-77 par F. Lecomte, colonel-disionnaire suisse. Lausanne, B. Benda.